

Marc Alyn. *Les Alphabets du Feu*. Bayreuth, Bayreuth African Studies 54, 2002. ISBN 3-927510-65-65-3.

**U**n livre de Marc Alyn est comme un feu d'artifice. Son écriture, au <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle étonne. On n'était plus habitué à une telle richesse de langage, à une telle profusion d'images, à un tel déploiement de jeux de mots. Marc Alyn semble avoir puisé à toutes les sources de la littérature la puissance de son inspiration : il passe de l'élégie au rire, du drame au tragique, de l'exaltation mystique au feu amoureux. Il faut saluer en lui un véritable maître du langage, un héritier d'Audiberti. Avec lui c'est toute une poésie, tout le langage qui renaît.

Ce livre reprend trois recueils antérieurs de Marc Alyn : *Byblos* (1991), *La Parole planète* (1992), *Le Scribe errant* (1993) pour réunir en un seul volume, dans une remarquable unité, toute l'écriture qui a trait à l'expérience, essentielle pour le poète, de son aventure en Orient. Après les proses baroques du *Miel de l'abîme*, (L'Harmattan, 1999), cette édition anthologique nous permet de mieux appréhender les forces qui s'affrontent dans l'esprit du poète : le temps, l'essence de l'être et la fonction de l'écriture.

*Byblos* (1991) reprend le mot à l'origine. C'est là une des constances de la poésie moderne que de remonter vers les sources de la civilisation. « Oui Byblos est un rêve... / Mais le rêve de qui ? ». Sans doute celui du poète lui-même qui évoque les ruines de la cité antique et prolonge sa rêverie vers des passés mythiques, pour retrouver son être profond.

Une voix s'approche dans la réalité brûlante du site libanais « Dans le déferlement de la lumière qui bout à petit feu / L'imminente approche de la Barque du Dieu ». Le poète semble recevoir là une sorte de révélation qui renvoie à l'épisode premier du Buisson ardent : « J'ai rencontré Quelqu'un [...] Connaissant tout de moi depuis bien avant ma naissance ». Connaissance mystique, éloignée de toute religion, « Ici nous étreignons le corps écrit, l'octave supérieure, le Nombre d'or ».

Marc Alyn se sent investi d'une mission dans cette terre riche d'histoires : « Avec ton cœur qui bat dans tous les siècles à la fois [...] Le fil de l'Écriture te dévide et tu vas / Vers la Chambre secrète où t'appelle tout bas [...] ta Dame de Byblos ». Il est de tous les temps, et l'amour le soutient dans sa quête ontologique : « J'ai charge des mots solennels qui aident l'âme à s'élever ».

Accompagnant ce premier livre, *Noces à Byblos* est un hymne amoureux dédié à cette « Dame de Byblos », « Femme jaillie du livre ». L'amour et l'écriture sont intimement liés. Mais la femme n'en est pas pour autant

une abstraction, un mot : « Et nous recevons sur nos corps avec des rires et des frissons / La grande écume des vocables ». L'amour se crée, à travers le langage. Et peut-être même avant. Marc Alyn refait le monde pour une meilleure image de la femme : « Eve avant le serpent / Il recommence le Commencement ». La poésie est toujours en avant.

*La Parole planète* (1992) accorde beaucoup de crédit au foisonnement de la nature, à la formidable force de sa création perpétuelle. Marc Alyn associe cette force à celle qui le pousse à écrire, toujours à partir de cette expérience mystique et poétique vécue à Byblos : « L'imaginaire est Dieu – un dieu toujours à naître / Entre l'ivre des mots et le livre des morts », dit-il en guise d'introduction. Mais à chaque fois qu'il s'approche d'une définition trop précise, le poète s'en échappe par un rire. Ces jeux ne sont pas innocents, toujours chargés de références érudites aux mystères égyptiens ou cabalistiques : « Nous avons déchiffré les dialectes du vin ». L'ivresse dionysiaque donne sa source au poème autant que l'inspiration provenant de l'histoire des scribes. Le poète mêle le temps présent de l'écriture, à son histoire.

« Tout vie doit laisser sa trace même infime / Sur la Terre des mots. / —Chacun persiste et signe : / D'un poème / d'un pas / d'une patte d'oiseau ». Marc Alyn ne recule devant aucune forme prosodique : alexandrin, parallélismes et allitérations, pour marquer le sens. Pour lui tout homme est un poète.

L'expérience poétique pour Marc Alyn, est devenue, au fil du temps, une véritable initiation, un cheminement au cours duquel il a traversé les affres du silence, de l'écriture et de son sens, du questionnement sur soi-même, pour lui-même et dans le monde. A cet égard, le titre général *Les Alphabets du feu* rend bien compte de cette lutte brûlante avec le langage qui est vital pour l'homme : « J'étais seul tel un mort mêlé aux éléments ». Le poète est passé par les phases de la solitude et de la négation de soi, happé par la terre. Mais, grâce à sa propre recherche, grâce à son écriture, toujours travaillée au plus près de cette alliance entre son et sens, l'être parvient à trouver une issue : « Et que tu naisses enfin/Du lait de la Parole en l'éternel matin ». L'ouverture, la lumière donnent au poète une chance de survie. La nuit et l'écriture qui avaient fait toute la matière de l'expérience des premiers recueils de Marc Alyn (*Nuit majeure*, Flammarion, 1968, et *Infini au-delà*, Flammarion, 1972) se résout ici par une aube qui accueille le poème avec faveur, tel cet « enfant d'Idumée » de Mallarmé.

Le poète fait parler le poème pour raconter cette expérience : « Mais je préfère moi raturer mon poète / A son insu l'illuminer / L'alléger de la

punctuation de sa chair ». On assiste à une certaine apothéose où le corps devient aérien, pour s'éclairer d'une flamme divine.

*Le Scribe errant* (1993)

Ce recueil se détourne quelque peu de l'antiquité. Le scribe, personnage hiératisé dans une position assise, est ici en mouvement. Marc Alyn fait du poète un être en marche, et non plus cet enregistreur de commerce, cet historiographe qui demeure statique : « Je suis un mouvement immobile qui va ». Tout ce texte fourmille de définitions du poète : « celui qui dénombre et rassemble [...] l'homme qui nomme [...] celui qui délivre [...] qui affirme que rien n'est achevé [...] et qu'il manque un corps à cette âme? ». Le poète procède par agencement binaire se tenant par des allitérations et des assonances. Sa vision essaie d'englober toute l'étendue du pouvoir du poète, jusque dans ses doutes. C'est ce qui le fait avancer. Cette marche est une quête de sa propre identité à travers le langage : « Gloire [...] aux gisements d'images aux nappes de connaissance ». Le langage poétique moderne est mis au service de sa recherche ontologique et sacrée.

La spiritualité du poète se manifeste par un dieu personnel, multiple, à l'image du polythéisme ancien, celui de Byblos, mais aussi proche d'une acception moderne de l'individu : « Invente un Dieu par jour différent chaque fois comme tu l'es toi-même / Efface l'ombre de tes pas ». L'être change et ne souhaite pas regarder en arrière. Il est toujours tiré vers l'aube qui le verra neuf : « Je nais et meurs de mon partage / Je change de règne de peau [...] Je me recueille goutte à goutte / [...] et j'écoute ». Toute l'attitude existentielle du poète est tirée en avant vers ce qui peut arriver à l'horizon : métamorphoses, rassemblement des membres épars d'Osiris. Il est en éveil. A l'écoute d'autre chose qui lui ferait découvrir sa vraie nature. Le poète est tout entier tendu par son regard qui scrute l'horizon : « Qui s'en va là-bas pieds nus dans la Genèse / L'âme emmêlée à l'âme universelle? [...] Le scribe arpente son royaume [...] Et dieu est devant lui ». Le poète part à la recherche de cette image projetée, de son double, de la profondeur de l'être.

Nous avons là une somme dont nous savourerons longtemps la richesse à la fois de la langue et de la pensée.

Bernard Fournier

*Paris*